

Au début de mars 1910, il prit une toux qui bientôt revêtit des caractères alarmants et le contraignit, quelques semaines plus tard, à quitter ses chers élèves et ses confrères pour gagner le sanatorium *Gabriel's* dans les Adirondacks. Les remèdes et les soins lui furent prodigués, et le climat sembla d'abord vraiment régénérateur. L'on crut pouvoir escompter un mieux réel. Mais M. Lafortune, tel une plante violemment arrachée au terrain, souffrait de l'exil. Aussi bien, quand une douce et franche amitié l'accueillit chez M. le curé Joseph Laroeque, de Cochrane, il parut recouvrer sensiblement des forces.

“ Chez les bonnes Soeurs de la Merci, j'étais vécu, ici c'est moi qui vis ” écrivait-il.

Cependant, le pauvre abbé était gravement atteint des poumons et le mal continuait sourdement ses ravages. En eût-il le sentiment? Toujours est-il qu'il voulut revenir “ au pain de chez nous ”. L'Hospice Notre-Dame de l'Assomption lui ouvrit larges ses portes. Plus que cela encore, le *cher Prosper* voulut revenir parfaitement à la société des confrères et amis, vivre sous le même toit qu'eux, s'accorder l'illusion d'être encore du personnel, entendre le son de la vieille cloche annonçant les exercices habituels, recevoir, prêtre, de *Monsieur le Directeur* les soins qu'il ne lui avait jamais ménagés quand il était écolier, occuper enfin l'humble cellule du Collège et mener la vie qui lui est propre. M. le Supérieur ne pouvait refuser pareille supplique et M. Lafortune vint prendre la chambre en face de la *chapelle des Fondateurs* et de la *galerie* adjacente.

C'est là qu'il but à longs traits, par la fenêtre ouverte et le jour et la nuit, l'air pur qui l'avait vivifié si longtemps dans sa jeunesse; — c'est là qu'il fut l'objet de tant de soins discrets de la part des bonnes personnes attachées au service du